

Lecture biblique : Jn 6,51-58

« Je suis le pain vivant qui descend du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » Sur quoi, les Juifs se mirent à discuter violemment entre eux : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit alors : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Et comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi. Tel est le pain qui est descendu du ciel : il est bien différent de celui que vos pères ont mangé ; ils sont morts, eux, mais celui qui mangera du pain que voici vivra pour l'éternité. »

Prédication

Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais hier, dans plusieurs villes de France, dont Montpellier, ont eu lieu des « marches pour Jésus ». La Marche pour Jésus, c'est un événement annuel organisé par des chrétiens évangéliques, mais de plus en plus rejoint par des catholiques, qui témoignent de leur foi, avec des slogans tels que « Jésus t'aime » ou « Jésus notre joie », le tout accompagné de chants de louange enthousiastes. Alors en préparant ce culte, en lisant ce texte qui est proposé pour ce dimanche, je me suis amusé à imaginer l'incongruité qu'il y aurait à entendre, au cours d'une de ces « marches pour Jésus », des paroles telles que « si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie ». Je vous laisse imaginer la tête des gens, la tête des passants dans la rue, qui assisteraient à cette scène !

Si ça paraît incongru, et d'ailleurs s'ils ne le font pas, il me semble que c'est parce que quand il s'agit de proclamer l'Évangile, de faire connaître la foi chrétienne au

plus grand nombre, nous faisons le plus souvent en sorte d'adapter notre langage pour le rendre compréhensible, acceptable, aimable. Vous pouvez lire des tas d'injonctions allant dans ce sens dans des comptes-rendus de réunions d'Église, par exemple. Il faut aller à la rencontre des gens là où ils en sont, avec leurs mots, et éviter d'employer un « patois de Canaan », c'est-à-dire un langage crypté.

De toute évidence, ce n'est absolument pas la stratégie de Jésus. Lui n'a pas peur d'employer des phrases qui choquent, et que l'on peine à comprendre : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Voilà qui est peut-être de nature à nous faire reconsidérer, dans la fidélité à Jésus lui-même, nos manières de communiquer. Et si nous osions un peu plus d'audace et de mordant, au risque, sinon, d'affadir l'Évangile et de le réduire à des slogans inoffensifs et vides de sens ?

En fait, pour le dire très schématiquement, il y a deux façons d'envisager l'articulation entre l'Évangile, le message de Jésus-Christ, et le monde, ou notre vie humaine telle qu'elle se déploie, laissée à elle-même. La première, c'est sous le signe de la continuité. C'est le cas d'un certain protestantisme libéral, qui s'attache davantage aux enseignements qu'à la personne de Jésus, et qui y voit une contribution décisive au progrès moral de l'humanité. Alors on sera surtout sensible au message d'amour, par exemple, et la vraie pratique religieuse sera comprise comme la concrétisation, dans nos sociétés, de cet amour du prochain. C'est une voie au demeurant difficile, exigeante - c'est aussi le pardon, l'amour des ennemis - mais cette voie se laisse comprendre, et il est raisonnable de penser qu'elle répond aux plus profondes aspirations humaines.

De l'autre côté, il y aurait plutôt la voie de la rupture, du scandale, du paradoxe. L'irruption de Jésus vient mettre en échec nos efforts dérisoires pour donner du sens à nos existences. Le salut ne viendra pas de nos perfections morales, mais de Jésus. C'est aussi une théologie tout à fait classique, par ailleurs. Mais je crois qu'elle a tout pour rester sans cesse un scandale et une folie, selon les mots de

l'apôtre Paul. Dans cette perspective, ce n'est plus tant l'enseignement de Jésus qui importe que sa mort sur la croix, par exemple. Scandale et folie.

Bien sûr, il ne s'agit pas de choisir entre ces deux voies que je vous ai dessinées à grands traits et de manière très caricaturale. Elles ont chacune leur pertinence, y compris au regard des textes bibliques. Il reste que l'évangile du jour me semble relever plutôt de la seconde voie, celle qui met mal à l'aise, celle qui peut même déclencher un emportement violent, comme dans la réaction de la foule des Juifs, ou qui fait dire un peu plus loin aux disciples de Jésus : « Cette parole est rude ! Qui peut l'écouter ? »

Eh bien je vous propose de l'écouter attentivement, cette parole, et d'en dégager ce qui peut être déstabilisant voire déplaisant au premier abord, et en même temps qui constitue une bonne nouvelle pour nos vies.

La première difficulté, le premier point pas si facile que ça à saisir et à accepter, parce que ça n'a rien d'évident d'un point de vue rationnel, c'est la centralité de la personne de Jésus. Car ce n'est pas une idéologie, ce n'est pas une philosophie, ou une technique du corps comme peut l'être le yoga, c'est une personne qui s'avère incontournable pour le salut, c'est-à-dire pour obtenir la vie. « Je suis le pain vivant qui descend du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. » Des quatre évangiles, Jean est sans doute celui qui met le plus l'accent sur cette prééminence de Jésus. C'est dans une relation personnelle avec lui que se trouve la vie, la vraie.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie ». L'image de la nourriture est parlante : il faut manger pour vivre, autrement dit il faut accepter de recevoir sa vie de l'extérieur. On ne se donne pas à soi-même la vie. Celle-ci nous vient d'ailleurs. Nous n'avons pas le principe de notre existence en nous-mêmes. C'est un premier scandale, qui heurte notre prétention à l'auto-suffisance, notre volonté de nous faire nous-mêmes, sans dépendre de qui que ce

soit d'autre. La vérité, c'est que le self made man, ça n'existe pas. C'est de Dieu que nous recevons la vie, nous dit Jésus. Et il est lui-même le pain de vie descendu du ciel, notre vraie nourriture.

Et cette nourriture, il faut la mâcher. C'est le deuxième point épineux de notre passage. Le verbe grec traduit ici par manger signifie en fait plus précisément mâcher, croquer. Mâcher la chair de Jésus et boire son sang, voilà ce qui nous est proposé. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la vie de disciple du Christ ainsi décrite n'est pas très ragoutante.

Il y a quelques années, je suis tombé par hasard en librairie sur un livre écrit par un agrégé de philosophie, docteur en psychologie, donc *a priori* quelqu'un d'assez sérieux, sous le titre : *Jésus était-il fou ?* J'ai retrouvé le quatrième de couverture, je vous en lis un extrait : « Que penser d'un quidam qui prétend à qui veut bien l'entendre : «Le Père est en moi et je suis dans le Père» ? Que diriez-vous si votre voisin venait frapper à votre porte pour vous informer que «celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle» ? Jésus était-il fou ? » L'auteur en arrive à un diagnostic psychiatrique assez sévère : Jésus serait effectivement en plein délire psychotique, mégaparanoïaque.

Bien sûr, cette conclusion manque terriblement de finesse. Elle passe à côté, d'une part, du fait que rien ne prouve que Jésus ait véritablement prononcé ces paroles : ce que l'évangéliste a mis par écrit est déjà une élaboration théologique, qui se veut certes fidèle à une certaine expérience de l'événement Jésus-Christ, mais pas dans le moindre des mots utilisés. Si bien qu'il est absurde de prétendre en tirer des informations sur l'état mental de Jésus.

D'autre part, ces paroles sont bien sûr des images, des métaphores. À ne pas prendre au pied de la lettre. Encore qu'à cause de telles formules, les premiers chrétiens ont pu être suspectés de cannibalisme religieux, quand ils célébraient l'eucharistie, le repas du Seigneur. Car c'est probablement de cela qu'il s'agit, vous l'aviez peut-être deviné. Les spécialistes du texte supposent même que ce

passage est un ajout secondaire à l'évangile de Jean, alors que la pratique eucharistique était déjà répandue.

Ce n'est qu'une image, très bien, mais pourquoi cette image en particulier ? Mâcher la chair du Christ et boire son sang ? C'est quand même franchement gore, comme façon de parler. Mais cela a pour mérite de nous rappeler que l'acte de se nourrir ne va pas sans violence. Sauf à être végétarien. Sinon, des vies sont prises, inéluctablement détruites, pour nous permettre de vivre.

Dans la Genèse, l'être humain est créé végétarien. C'est seulement au chapitre 9, à la sortie de l'arche de Noé, qu'à l'humanité est donnée comme nourriture la chair animale. « Toutefois, dit Dieu, vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang. » (Gn 9,4) Pour les Juifs, consommer le sang de l'animal abattu, c'est une abomination. Parce que la vie de l'animal, même si nous en avons tiré notre nourriture, ne nous appartient pas. Or c'est justement à cette folie que Jésus les invite, certes métaphoriquement : boire son sang. Façon de dire que pour que nous vivions - car en lui nous trouverons la vie - il faut qu'il meure, et même qu'il meure de manière violente. Et qu'il fasse don de sa vie, pleinement, sans réserve.

C'est l'élévation sur la croix qui se profile ici, comme chaque fois que, dans l'évangile de Jean, il est fait mention du Fils de l'homme pour parler de Jésus. La voici donc, la deuxième difficulté, l'obstacle peut-être infranchissable, la parole rude, inaudible. Du début à la fin de ce passage il n'est question que de vie, mais c'est sur fond de cette mort salvatrice. Il n'est pas possible de nier la violence qui a été infligée à ce Jésus, et qui continue de l'être par notre humanité, tant nous défigurons son visage et son message par toutes les instrumentalisation qui en sont faites, toutes les mesquineries, toutes les vexations et les formes de violence que nous infligeons, encore et toujours, à nos prochains. Évoquer le nom de Jésus ne devrait jamais être quelque d'anodin, mais devrait nous faire trembler à la pensée de tout ce sang versé.

Tout cela ne retire rien au fait que le dernier mot revient à la vie. Ce qui ne rend pas forcément le troisième élément que je voulais partager avec vous plus digeste : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Et comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi. » Et même : « celui qui mangera du pain que voici vivra pour l'éternité. »

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, vivre pour l'éternité ? S'agit-il simplement d'une promesse d'immortalité ? Et comment la relier de manière crédible à ce Jésus qui se présente comme le meilleur pain qui soit ?

Dans l'évangile de Jean, quand il est question de vie, c'est plutôt sous le rapport de la qualité que de la quantité. Autrement dit, l'offre qui est faite est d'abord celle d'une vie nouvelle, dans et grâce à une relation intimement vécue avec Jésus. Ce n'est rien d'autre que ce que nous vivons symboliquement quand nous partageons le pain et le vin de la cène. C'est d'ailleurs quelque chose qui se vit et qui s'éprouve. Aucun discours, aucune explication ne peut se substituer à l'expérience personnelle, et arrivé à ce point, la parole du prédicateur touche à ses limites.

Il reste quand même possible d'ajouter que l'horizon, c'est une vie transformée, une vie augmentée. Après tout, on dit bien que l'on devient ce que l'on mange. Y a-t-il image plus forte pour dire la communion la plus intime qui soit ? Dans cette perspective, on pourra envisager d'affirmer un jour, comme l'apôtre Paul, que « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2,20). Cela suppose d'accepter - et voilà un troisième scandale, une troisième résistance qui peut se faire jour - une forme de dépossession. C'est accepter de ne plus être tout à fait le même. Mais tout cela au nom d'une vie plus grande, plus pleine. Ça vaut bien de marcher, non pas pour, mais avec Jésus.